

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, 1 AOUT 1848.

SEMINAIRE DE QUEBEC.

Notre correspondant ne pouvant, faute de temps, nous envoyer au sujet des examens publics du Petit-Séminaire de Québec, les renseignements qu'il nous a promis, nous allons tâcher d'y suppléer par nos propres remarques.

Nous avons eu le plaisir de pouvoir assister à la majeure partie de ces exercices littéraires, toujours si intéressants et toujours si recherchés. Nous avons pu nous convaincre encore une fois de l'excellent enseignement que les Directeurs de cette maison d'éducation donnent gratuitement à la jeunesse canadienne. Toutes les branches de l'éducation s'y voient par les élèves: ce sont la théologie, les humanités et les sciences en général. Nous devons ajouter que, si MM. les Directeurs et professeurs méritent les plus grands éloges et la reconnaissance du pays pour les efforts incessants qu'ils font pour améliorer leur cours d'études, les élèves ne méritent pas moins de louanges pour la manière flatteuse de laquelle ils récompensent les labours et les fatigues de leurs respectables supérieurs. Il est en effet impossible de pouvoir mieux répondre que ne l'ont fait en général les élèves des différentes classes. Des premières classes aux dernières, on remarquait avec plaisir que les élèves répondaient de telle sorte, qu'on pouvait dire que, loin de réciter par cœur et de seule mémoire, au contraire ils ne répondaient aux questions qui leur étaient faites, que sur conviction.

Nous avons vu avec satisfaction que MM. les Directeurs de cette maison d'éducation, qui toujours a été au premier rang parmi nos séminaires et nos collèges, ont introduit cette année de grandes améliorations dans leur cours d'études qui était déjà si bon. C'est une nouvelle preuve de la détermination qu'ils ont prise de se tenir toujours au niveau des besoins et des progrès du siècle; nous espérons que les amis de l'éducation et nos compatriotes en général leur en sauront gré, et que leur maison d'éducation continuera à être fréquentée par un nombre d'élèves de plus en plus grand. A ce propos, nous devons dire que, durant l'année qui vient de finir, le Petit Séminaire de Québec a été fréquenté par 319 élèves, dont 163 pensionnaires et 157 externes! Ce beau résultat ne saurait être dû qu'à la réputation qu'a cette institution, et aux nombreuses preuves que le public a de son excellent enseignement.

Nous voyons par le plan des études, que nous donnons plus bas, que MM. les directeurs, bien qu'ils donnent déjà une attention particulière à l'instruction religieuse de leurs élèves, ont depuis un an ou deux redoublé d'efforts sous ce rapport, et qu'actuellement cette partie de l'enseignement ne laisse rien à désirer. Nous devons cependant faire remarquer que les élèves protestants, qui fréquemment l'institution, n'assistent pas à cette instruction religieuse, et que par conséquent leurs parents peuvent être sous ce rapport en parfaite sûreté.

Durant le cours des six agréables séances des examens publics, nous avons été témoin de nombreuses expériences sur l'électro-magnétisme, etc. faites par les élèves de la classe amée de philosophie, qui s'en sont acquittés avec le plus grand honneur. Nous ne parlerons pas des classes de rhétorique, mathématiques, et astronomie; le public sait à quoi s'en tenir, lorsqu'il sait qu'elles n'ont pas non plus, fait défaut à leur réputation des années passées.

Avant de finir cette revue des classes, nous ajoutons que la musique instrumentale du collège n'est pas propre à faire perdre la bonne opinion que le public entretient au sujet de l'habileté de M. C. Sauvageau. Quant aux échantillons de dessin qui nous sont passés par les mains, nous en avons remarqué de très beaux et qui montrent un grand talent chez leurs auteurs. Nous voudrions nommer tous ceux qui se sont distingués dans cette partie des études, mais ce serait trop long. Qu'il nous suffise donc de dire que MM. C. H. Laverdière et F. Turgeon nous ont paru y exceller.

La fin de chaque séance a été remplie par une discussion, sur la Protection, la Libre Echange et la Libre Navigation. Cette discussion est l'œuvre de l'Ex-Préfet des études, M. Jean Holmes, à qui, à ce sujet, on ne saurait faire qu'un léger reproche: c'est d'avoir traité à fond la partie qui était en faveur de la protection et de n'avoir fait qu'éfleurer celle en faveur du Libre Echange et de la Libre Navigation. On nous dira peut-être que toutes les préférences de l'auteur étaient pour la Protection, et que par là même il lui était difficile de faire bien valoir la thèse opposée. Cela est vrai jusqu'à un certain point; mais nous devons avouer que c'est une lacune regrettable, d'autant plus que nous sommes certain que Dame Protection eût été fort dans la confusion, si le libre échange et la libre navigation eussent eu toute la liberté désirable de s'exprimer. Au reste, hâtons-nous de dire que plusieurs des élèves discutants se sont acquittés de leur rôle on ne saurait mieux. Ici encore nous hésitons à donner des noms, de crainte de ne pas rendre justice à tout le monde. Cependant nous devons dire que selon nous, MM. Jolicoeur, Duhaat, A. L'Égare, Girou (Acadien) et Thomas Hamel ont fait leur partie avec beaucoup de succès. Pour M. Thomas Hamel, nous n'avons qu'un regret à exprimer: c'est que la cause qu'il avait à défendre ait été la Protection; il nous semble qu'il eût été désirable de le voir parler de Libre Echange; il peut sans doute faire encore mieux valoir (s'il est possible), qu'il ne l'a fait pour la protection. Quant à M. Girou, son rôle de capitaine de vaisseau remontant le fleuve lui allait très bien, et malgré les malices qu'il a pu dire sur le compte de notre bonne ville de Montréal et sur le creusement du lac St. Pierre, nous ne pouvons nous empêcher de lui dire qu'il s'en tenait à la hauteur de son rôle.

A la dernière séance, a eu lieu la distribution solennelle des prix, dont le premier a été le partage de M. Thomas Hamel. Cette distribution a été faite par l'honorable R. F. Caron, qui s'est adressé ensuite à M. le Supérieur et aux élèves en termes très flatteurs et très appropriés à la circonstance.

En somme, nous devons dire que ces examens ont été brillants, et en augurer bien pour l'avenir. Car les améliorations qui, viennent d'être introduites dans le cours d'études en promettent de nouvelles pour les années prochaines, et donnent lieu de croire que cette institution continuera à mériter le rang qu'elle occupe. — Nous apprenons en ce moment que les élections viennent d'y avoir lieu, et que le nouveau supérieur est M. Louis Gingras et le nouveau Procureur M. A. Parent M. L. J. Casault continue à être le Directeur des études et prend en même temps la préfecture des études.

(La longueur de cet article nous engage à remettre à un autre numéro le programme des études.)

LETTRÉ DE M. NELSON.

Ne prévoyant pas que nous puissions bientôt avoir l'espace de publier la dernière lettre de M. W. Nelson à M. L. J. Papineau, nous allons essayer de l'analyser; c'est M. Nelson que nous ferons parler.

« Vous ne rougissez pas de dire que je suis un de ceux qui ont le plus contribué à amener les troubles de 1837. Mais vous, M. P., qu'avez-vous donc fait? Est-ce que vous ne vous souvenez pas que ce n'est pas à St. Denis que l'insurrection a commencé, mais bien à Longueuil (délivrance de MM. Desmarais et Davignon)? Ne vous souvenez-vous pas que c'est vous qui êtes allé trouver de nuit Girou pour l'envoyer commander à St. Eustache? Et les ordres que vous avez donnés à M. G. P. Cartier? Auriez-vous de plus oublié L'ACTE D'INDEPENDANCE que vous avez rédigé chez moi, et au bas duquel vous apposâtes le premier votre signature? Dieu merci! vous n'avez pas réussi dans vos projets! Autrement je n'ai plus de doute que vous n'eussiez gouverné avec une verge de fer, lorsqu'une fois vous auriez reçu les pouvoirs qui vous auraient fait dictateur. Mais vous dites que lorsqu'un homme risque ses biens et sa vie avec connaissance de cause et avec conviction, il est respectable, et doit inspirer de la confiance à ses concitoyens. Voilà précisément ce que vous n'avez pas fait, et aujourd'hui, loin d'inspirer cette confiance, vous remplissez le peuple de méfiance, de mépris et de dégoût pour vous. Vous avez transporté vos biens à vos proches, afin de les mettre en sûreté, à la veille des troubles que vous avez suscités; vous avez mis votre vie hors de danger par la fuite et la désertion, et encore vous avez la choquante audace de prôner votre dévouement à la cause populaire et vous osez réclamer la confiance des amis du pays! Certes c'est un peu fort; aussi est-ce inutile. On sait trop bien comment vous raisonnez; vous dites: "Si je ne suis pas chef, pas un autre Canadien-français ne le sera." C'est toujours votre même tactique. Vous cherchez à alimenter les préjugés de races, à achermer une partie de la population contre l'autre, dans le seul espoir qu'à l'ombre de ce tumulte vous pourriez surgir et dominer, surtout sur le Bas-Canada." (Ceci le Dr. Nelson explique pourquoi il dit que M. Papineau a fui lâchement de St. Denis. Il montre que la raison qui empêchait M. Papineau d'aller ailleurs que dans les bois, c'est que les troupes approchaient, et il ajoute que M. Papineau n'est resté sur le sol canadien, pendant jours de plus, que dans l'espoir que lui le Dr. Nelson vaincrait à St. Denis et neutraliserait ainsi les mauvais effets de la défaite de St. Charles. A ce sujet, il cite un passage d'alors du North American Review rédigé par le fils du capt. Ryan, ami et support éconterance de M. Papineau. Cet extrait corrobore pleinement le récit du Dr. Nelson. M. Nelson ajoute un nouvel extrait du même journal où se trouve racontée la mort de Charles Ovide Perrault! Puis il reprend: "Puisque vous êtes si avide de plonger de nouveau le pays dans les horreurs et les désastres passés, je vais vous rappeler quelques uns des résultats de vos procédés. Pour vous excuser, vous accusez MM. Lafontaine et Morin d'avoir fait comme vous; mais vous savez plus que tout autre qu'ils étaient loin d'approuver toutes vos démarches. (Il cite ici des faits à l'appui). Vous en dites autant de M. Duvornay, l'honnête, intègre et intelligent propriétaire de la Minerve. Mais vous souvenez-vous qu'il est allé avec d'autres citoyens des plus estimables, vous solliciter d'empêcher la sortie en procession des Fils de la Liberté? Vous ne les écoutâtes pas; vous n'écoutâtes que votre fils Amédée qui vous dit: "non, papa, en avant, en avant." Et M. Cartier, que n'en dites-vous pas? Pourtant vous devez vous souvenir de ce qu'il fit et dit alors; et pour ma part, durant le combat à St. Denis, je l'eus à mes côtés, où, avec vigueur et intelligence, il appuyait toutes mes démarches et celles de mes amis. Je dois reconnaître en outre que ce monsieur a toujours été ferme, déterminé et conséquent dans sa politique, et n'a jamais épargné ni sa personne ni les sacrifices pécuniaires pour la faire réussir. Mais votre conduite actuelle est la même que votre conduite passée; elle consiste à être éternellement en opposition à tout et à tout, quelques soient leurs tendances et objets. Je refuse donc de dire avec vous que vous représentez en ce moment franchement, bravement et patriotiquement la pensée du peuple. — Le présent rêve est tout pour vous; le futur, tout gros de mal et de calamités qu'il serait par votre irréflexion, n'est rien pour vous. Vous dites comme le poète: "Après moi, le déluge!" (M. Nelson termine en faisant quelques réflexions au sujet de la réforme électorale telle que la demande M. Papineau, et il montre tout le manque de politique d'une pareille conduite. Il en fait le même au sujet du rattachement de l'Union, et pu s'en vient finalement au mot de nationalité, dont M. Papineau parle incessamment, et il ajoute à ce sujet: "Je crains que vous ne soyez pas plus franc ici qu'ailleurs. Si vous l'étiez, vous seriez tout votre possible pour procurer de l'éducation à une grande partie de vos compatriotes qui sont encore privés de ses bienfaits; vous auriez imposé silence à votre cousin et à vos proches sur lesquels votre influence est absolue; les étonnants succès que vous obtenez. — Si vous étiez Canadien Français sincère, vous seriez tous vos efforts pour mettre vos compatriotes en état de lutter avec le peuple avoisinant. En fait d'intelligence et de talents naturels, ils ne le cèdent aucunement aux Américains mais l'éducation ne vient pas à l'intuition; il n'y a pas de science infuse. Donnez donc une éducation plus ou moins générale aux Bas Canadiens, et dans peu, ils seront en état de se mesurer avec tous les autres; mais sans cela, ils doivent infailliblement demeurer leurs inférieurs."

« Vous ne rougissez pas de dire que je suis un de ceux qui ont le plus contribué à amener les troubles de 1837. Mais vous, M. P., qu'avez-vous donc fait? Est-ce que vous ne vous souvenez pas que ce n'est pas à St. Denis que l'insurrection a commencé, mais bien à Longueuil (délivrance de MM. Desmarais et Davignon)? Ne vous souvenez-vous pas que c'est vous qui êtes allé trouver de nuit Girou pour l'envoyer commander à St. Eustache? Et les ordres que vous avez donnés à M. G. P. Cartier? Auriez-vous de plus oublié L'ACTE D'INDEPENDANCE que vous avez rédigé chez moi, et au bas duquel vous apposâtes le premier votre signature? Dieu merci! vous n'avez pas réussi dans vos projets! Autrement je n'ai plus de doute que vous n'eussiez gouverné avec une verge de fer, lorsqu'une fois vous auriez reçu les pouvoirs qui vous auraient fait dictateur. Mais vous dites que lorsqu'un homme risque ses biens et sa vie avec connaissance de cause et avec conviction, il est respectable, et doit inspirer de la confiance à ses concitoyens. Voilà précisément ce que vous n'avez pas fait, et aujourd'hui, loin d'inspirer cette confiance, vous remplissez le peuple de méfiance, de mépris et de dégoût pour vous. Vous avez transporté vos biens à vos proches, afin de les mettre en sûreté, à la veille des troubles que vous avez suscités; vous avez mis votre vie hors de danger par la fuite et la désertion, et encore vous avez la choquante audace de prôner votre dévouement à la cause populaire et vous osez réclamer la confiance des amis du pays! Certes c'est un peu fort; aussi est-ce inutile. On sait trop bien comment vous raisonnez; vous dites: "Si je ne suis pas chef, pas un autre Canadien-français ne le sera." C'est toujours votre même tactique. Vous cherchez à alimenter les préjugés de races, à achermer une partie de la population contre l'autre, dans le seul espoir qu'à l'ombre de ce tumulte vous pourriez surgir et dominer, surtout sur le Bas-Canada." (Ceci le Dr. Nelson explique pourquoi il dit que M. Papineau a fui lâchement de St. Denis. Il montre que la raison qui empêchait M. Papineau d'aller ailleurs que dans les bois, c'est que les troupes approchaient, et il ajoute que M. Papineau n'est resté sur le sol canadien, pendant jours de plus, que dans l'espoir que lui le Dr. Nelson vaincrait à St. Denis et neutraliserait ainsi les mauvais effets de la défaite de St. Charles. A ce sujet, il cite un passage d'alors du North American Review rédigé par le fils du capt. Ryan, ami et support éconterance de M. Papineau. Cet extrait corrobore pleinement le récit du Dr. Nelson. M. Nelson ajoute un nouvel extrait du même journal où se trouve racontée la mort de Charles Ovide Perrault! Puis il reprend: "Puisque vous êtes si avide de plonger de nouveau le pays dans les horreurs et les désastres passés, je vais vous rappeler quelques uns des résultats de vos procédés. Pour vous excuser, vous accusez MM. Lafontaine et Morin d'avoir fait comme vous; mais vous savez plus que tout autre qu'ils étaient loin d'approuver toutes vos démarches. (Il cite ici des faits à l'appui). Vous en dites autant de M. Duvornay, l'honnête, intègre et intelligent propriétaire de la Minerve. Mais vous souvenez-vous qu'il est allé avec d'autres citoyens des plus estimables, vous solliciter d'empêcher la sortie en procession des Fils de la Liberté? Vous ne les écoutâtes pas; vous n'écoutâtes que votre fils Amédée qui vous dit: "non, papa, en avant, en avant." Et M. Cartier, que n'en dites-vous pas? Pourtant vous devez vous souvenir de ce qu'il fit et dit alors; et pour ma part, durant le combat à St. Denis, je l'eus à mes côtés, où, avec vigueur et intelligence, il appuyait toutes mes démarches et celles de mes amis. Je dois reconnaître en outre que ce monsieur a toujours été ferme, déterminé et conséquent dans sa politique, et n'a jamais épargné ni sa personne ni les sacrifices pécuniaires pour la faire réussir. Mais votre conduite actuelle est la même que votre conduite passée; elle consiste à être éternellement en opposition à tout et à tout, quelques soient leurs tendances et objets. Je refuse donc de dire avec vous que vous représentez en ce moment franchement, bravement et patriotiquement la pensée du peuple. — Le présent rêve est tout pour vous; le futur, tout gros de mal et de calamités qu'il serait par votre irréflexion, n'est rien pour vous. Vous dites comme le poète: "Après moi, le déluge!" (M. Nelson termine en faisant quelques réflexions au sujet de la réforme électorale telle que la demande M. Papineau, et il montre tout le manque de politique d'une pareille conduite. Il en fait le même au sujet du rattachement de l'Union, et pu s'en vient finalement au mot de nationalité, dont M. Papineau parle incessamment, et il ajoute à ce sujet: "Je crains que vous ne soyez pas plus franc ici qu'ailleurs. Si vous l'étiez, vous seriez tout votre possible pour procurer de l'éducation à une grande partie de vos compatriotes qui sont encore privés de ses bienfaits; vous auriez imposé silence à votre cousin et à vos proches sur lesquels votre influence est absolue; les étonnants succès que vous obtenez. — Si vous étiez Canadien Français sincère, vous seriez tous vos efforts pour mettre vos compatriotes en état de lutter avec le peuple avoisinant. En fait d'intelligence et de talents naturels, ils ne le cèdent aucunement aux Américains mais l'éducation ne vient pas à l'intuition; il n'y a pas de science infuse. Donnez donc une éducation plus ou moins générale aux Bas Canadiens, et dans peu, ils seront en état de se mesurer avec tous les autres; mais sans cela, ils doivent infailliblement demeurer leurs inférieurs."

« Vous ne rougissez pas de dire que je suis un de ceux qui ont le plus contribué à amener les troubles de 1837. Mais vous, M. P., qu'avez-vous donc fait? Est-ce que vous ne vous souvenez pas que ce n'est pas à St. Denis que l'insurrection a commencé, mais bien à Longueuil (délivrance de MM. Desmarais et Davignon)? Ne vous souvenez-vous pas que c'est vous qui êtes allé trouver de nuit Girou pour l'envoyer commander à St. Eustache? Et les ordres que vous avez donnés à M. G. P. Cartier? Auriez-vous de plus oublié L'ACTE D'INDEPENDANCE que vous avez rédigé chez moi, et au bas duquel vous apposâtes le premier votre signature? Dieu merci! vous n'avez pas réussi dans vos projets! Autrement je n'ai plus de doute que vous n'eussiez gouverné avec une verge de fer, lorsqu'une fois vous auriez reçu les pouvoirs qui vous auraient fait dictateur. Mais vous dites que lorsqu'un homme risque ses biens et sa vie avec connaissance de cause et avec conviction, il est respectable, et doit inspirer de la confiance à ses concitoyens. Voilà précisément ce que vous n'avez pas fait, et aujourd'hui, loin d'inspirer cette confiance, vous remplissez le peuple de méfiance, de mépris et de dégoût pour vous. Vous avez transporté vos biens à vos proches, afin de les mettre en sûreté, à la veille des troubles que vous avez suscités; vous avez mis votre vie hors de danger par la fuite et la désertion, et encore vous avez la choquante audace de prôner votre dévouement à la cause populaire et vous osez réclamer la confiance des amis du pays! Certes c'est un peu fort; aussi est-ce inutile. On sait trop bien comment vous raisonnez; vous dites: "Si je ne suis pas chef, pas un autre Canadien-français ne le sera." C'est toujours votre même tactique. Vous cherchez à alimenter les préjugés de races, à achermer une partie de la population contre l'autre, dans le seul espoir qu'à l'ombre de ce tumulte vous pourriez surgir et dominer, surtout sur le Bas-Canada." (Ceci le Dr. Nelson explique pourquoi il dit que M. Papineau a fui lâchement de St. Denis. Il montre que la raison qui empêchait M. Papineau d'aller ailleurs que dans les bois, c'est que les troupes approchaient, et il ajoute que M. Papineau n'est resté sur le sol canadien, pendant jours de plus, que dans l'espoir que lui le Dr. Nelson vaincrait à St. Denis et neutraliserait ainsi les mauvais effets de la défaite de St. Charles. A ce sujet, il cite un passage d'alors du North American Review rédigé par le fils du capt. Ryan, ami et support éconterance de M. Papineau. Cet extrait corrobore pleinement le récit du Dr. Nelson. M. Nelson ajoute un nouvel extrait du même journal où se trouve racontée la mort de Charles Ovide Perrault! Puis il reprend: "Puisque vous êtes si avide de plonger de nouveau le pays dans les horreurs et les désastres passés, je vais vous rappeler quelques uns des résultats de vos procédés. Pour vous excuser, vous accusez MM. Lafontaine et Morin d'avoir fait comme vous; mais vous savez plus que tout autre qu'ils étaient loin d'approuver toutes vos démarches. (Il cite ici des faits à l'appui). Vous en dites autant de M. Duvornay, l'honnête, intègre et intelligent propriétaire de la Minerve. Mais vous souvenez-vous qu'il est allé avec d'autres citoyens des plus estimables, vous solliciter d'empêcher la sortie en procession des Fils de la Liberté? Vous ne les écoutâtes pas; vous n'écoutâtes que votre fils Amédée qui vous dit: "non, papa, en avant, en avant." Et M. Cartier, que n'en dites-vous pas? Pourtant vous devez vous souvenir de ce qu'il fit et dit alors; et pour ma part, durant le combat à St. Denis, je l'eus à mes côtés, où, avec vigueur et intelligence, il appuyait toutes mes démarches et celles de mes amis. Je dois reconnaître en outre que ce monsieur a toujours été ferme, déterminé et conséquent dans sa politique, et n'a jamais épargné ni sa personne ni les sacrifices pécuniaires pour la faire réussir. Mais votre conduite actuelle est la même que votre conduite passée; elle consiste à être éternellement en opposition à tout et à tout, quelques soient leurs tendances et objets. Je refuse donc de dire avec vous que vous représentez en ce moment franchement, bravement et patriotiquement la pensée du peuple. — Le présent rêve est tout pour vous; le futur, tout gros de mal et de calamités qu'il serait par votre irréflexion, n'est rien pour vous. Vous dites comme le poète: "Après moi, le déluge!" (M. Nelson termine en faisant quelques réflexions au sujet de la réforme électorale telle que la demande M. Papineau, et il montre tout le manque de politique d'une pareille conduite. Il en fait le même au sujet du rattachement de l'Union, et pu s'en vient finalement au mot de nationalité, dont M. Papineau parle incessamment, et il ajoute à ce sujet: "Je crains que vous ne soyez pas plus franc ici qu'ailleurs. Si vous l'étiez, vous seriez tout votre possible pour procurer de l'éducation à une grande partie de vos compatriotes qui sont encore privés de ses bienfaits; vous auriez imposé silence à votre cousin et à vos proches sur lesquels votre influence est absolue; les étonnants succès que vous obtenez. — Si vous étiez Canadien Français sincère, vous seriez tous vos efforts pour mettre vos compatriotes en état de lutter avec le peuple avoisinant. En fait d'intelligence et de talents naturels, ils ne le cèdent aucunement aux Américains mais l'éducation ne vient pas à l'intuition; il n'y a pas de science infuse. Donnez donc une éducation plus ou moins générale aux Bas Canadiens, et dans peu, ils seront en état de se mesurer avec tous les autres; mais sans cela, ils doivent infailliblement demeurer leurs inférieurs."

« Vous ne rougissez pas de dire que je suis un de ceux qui ont le plus contribué à amener les troubles de 1837. Mais vous, M. P., qu'avez-vous donc fait? Est-ce que vous ne vous souvenez pas que ce n'est pas à St. Denis que l'insurrection a commencé, mais bien à Longueuil (délivrance de MM. Desmarais et Davignon)? Ne vous souvenez-vous pas que c'est vous qui êtes allé trouver de nuit Girou pour l'envoyer commander à St. Eustache? Et les ordres que vous avez donnés à M. G. P. Cartier? Auriez-vous de plus oublié L'ACTE D'INDEPENDANCE que vous avez rédigé chez moi, et au bas duquel vous apposâtes le premier votre signature? Dieu merci! vous n'avez pas réussi dans vos projets! Autrement je n'ai plus de doute que vous n'eussiez gouverné avec une verge de fer, lorsqu'une fois vous auriez reçu les pouvoirs qui vous auraient fait dictateur. Mais vous dites que lorsqu'un homme risque ses biens et sa vie avec connaissance de cause et avec conviction, il est respectable, et doit inspirer de la confiance à ses concitoyens. Voilà précisément ce que vous n'avez pas fait, et aujourd'hui, loin d'inspirer cette confiance, vous remplissez le peuple de méfiance, de mépris et de dégoût pour vous. Vous avez transporté vos biens à vos proches, afin de les mettre en sûreté, à la veille des troubles que vous avez suscités; vous avez mis votre vie hors de danger par la fuite et la désertion, et encore vous avez la choquante audace de prôner votre dévouement à la cause populaire et vous osez réclamer la confiance des amis du pays! Certes c'est un peu fort; aussi est-ce inutile. On sait trop bien comment vous raisonnez; vous dites: "Si je ne suis pas chef, pas un autre Canadien-français ne le sera." C'est toujours votre même tactique. Vous cherchez à alimenter les préjugés de races, à achermer une partie de la population contre l'autre, dans le seul espoir qu'à l'ombre de ce tumulte vous pourriez surgir et dominer, surtout sur le Bas-Canada." (Ceci le Dr. Nelson explique pourquoi il dit que M. Papineau a fui lâchement de St. Denis. Il montre que la raison qui empêchait M. Papineau d'aller ailleurs que dans les bois, c'est que les troupes approchaient, et il ajoute que M. Papineau n'est resté sur le sol canadien, pendant jours de plus, que dans l'espoir que lui le Dr. Nelson vaincrait à St. Denis et neutraliserait ainsi les mauvais effets de la défaite de St. Charles. A ce sujet, il cite un passage d'alors du North American Review rédigé par le fils du capt. Ryan, ami et support éconterance de M. Papineau. Cet extrait corrobore pleinement le récit du Dr. Nelson. M. Nelson ajoute un nouvel extrait du même journal où se trouve racontée la mort de Charles Ovide Perrault! Puis il reprend: "Puisque vous êtes si avide de plonger de nouveau le pays dans les horreurs et les désastres passés, je vais vous rappeler quelques uns des résultats de vos procédés. Pour vous excuser, vous accusez MM. Lafontaine et Morin d'avoir fait comme vous; mais vous savez plus que tout autre qu'ils étaient loin d'approuver toutes vos démarches. (Il cite ici des faits à l'appui). Vous en dites autant de M. Duvornay, l'honnête, intègre et intelligent propriétaire de la Minerve. Mais vous souvenez-vous qu'il est allé avec d'autres citoyens des plus estimables, vous solliciter d'empêcher la sortie en procession des Fils de la Liberté? Vous ne les écoutâtes pas; vous n'écoutâtes que votre fils Amédée qui vous dit: "non, papa, en avant, en avant." Et M. Cartier, que n'en dites-vous pas? Pourtant vous devez vous souvenir de ce qu'il fit et dit alors; et pour ma part, durant le combat à St. Denis, je l'eus à mes côtés, où, avec vigueur et intelligence, il appuyait toutes mes démarches et celles de mes amis. Je dois reconnaître en outre que ce monsieur a toujours été ferme, déterminé et conséquent dans sa politique, et n'a jamais épargné ni sa personne ni les sacrifices pécuniaires pour la faire réussir. Mais votre conduite actuelle est la même que votre conduite passée; elle consiste à être éternellement en opposition à tout et à tout, quelques soient leurs tendances et objets. Je refuse donc de dire avec vous que vous représentez en ce moment franchement, bravement et patriotiquement la pensée du peuple. — Le présent rêve est tout pour vous; le futur, tout gros de mal et de calamités qu'il serait par votre irréflexion, n'est rien pour vous. Vous dites comme le poète: "Après moi, le déluge!" (M. Nelson termine en faisant quelques réflexions au sujet de la réforme électorale telle que la demande M. Papineau, et il montre tout le manque de politique d'une pareille conduite. Il en fait le même au sujet du rattachement de l'Union, et pu s'en vient finalement au mot de nationalité, dont M. Papineau parle incessamment, et il ajoute à ce sujet: "Je crains que vous ne soyez pas plus franc ici qu'ailleurs. Si vous l'étiez, vous seriez tout votre possible pour procurer de l'éducation à une grande partie de vos compatriotes qui sont encore privés de ses bienfaits; vous auriez imposé silence à votre cousin et à vos proches sur lesquels votre influence est absolue; les étonnants succès que vous obtenez. — Si vous étiez Canadien Français sincère, vous seriez tous vos efforts pour mettre vos compatriotes en état de lutter avec le peuple avoisinant. En fait d'intelligence et de talents naturels, ils ne le cèdent aucunement aux Américains mais l'éducation ne vient pas à l'intuition; il n'y a pas de science infuse. Donnez donc une éducation plus ou moins générale aux Bas Canadiens, et dans peu, ils seront en état de se mesurer avec tous les autres; mais sans cela, ils doivent infailliblement demeurer leurs inférieurs."

« Vous ne rougissez pas de dire que je suis un de ceux qui ont le plus contribué à amener les troubles de 1837. Mais vous, M. P., qu'avez-vous donc fait? Est-ce que vous ne vous souvenez pas que ce n'est pas à St. Denis que l'insurrection a commencé, mais bien à Longueuil (délivrance de MM. Desmarais et Davignon)? Ne vous souvenez-vous pas que c'est vous qui êtes allé trouver de nuit Girou pour l'envoyer commander à St. Eustache? Et les ordres que vous avez donnés à M. G. P. Cartier? Auriez-vous de plus oublié L'ACTE D'INDEPENDANCE que vous avez rédigé chez moi, et au bas duquel vous apposâtes le premier votre signature? Dieu merci! vous n'avez pas réussi dans vos projets! Autrement je n'ai plus de doute que vous n'eussiez gouverné avec une verge de fer, lorsqu'une fois vous auriez reçu les pouvoirs qui vous auraient fait dictateur. Mais vous dites que lorsqu'un homme risque ses biens et sa vie avec connaissance de cause et avec conviction, il est respectable, et doit inspirer de la confiance à ses concitoyens. Voilà précisément ce que vous n'avez pas fait, et aujourd'hui, loin d'inspirer cette confiance, vous remplissez le peuple de méfiance, de mépris et de dégoût pour vous. Vous avez transporté vos biens à vos proches, afin de les mettre en sûreté, à la veille des troubles que vous avez suscités; vous avez mis votre vie hors de danger par la fuite et la désertion, et encore vous avez la choquante audace de prôner votre dévouement à la cause populaire et vous osez réclamer la confiance des amis du pays! Certes c'est un peu fort; aussi est-ce inutile. On sait trop bien comment vous raisonnez; vous dites: "Si je ne suis pas chef, pas un autre Canadien-français ne le sera." C'est toujours votre même tactique. Vous cherchez à alimenter les préjugés de races, à achermer une partie de la population contre l'autre, dans le seul espoir qu'à l'ombre de ce tumulte vous pourriez surgir et dominer, surtout sur le Bas-Canada." (Ceci le Dr. Nelson explique pourquoi il dit que M. Papineau a fui lâchement de St. Denis. Il montre que la raison qui empêchait M. Papineau d'aller ailleurs que dans les bois, c'est que les troupes approchaient, et il ajoute que M. Papineau n'est resté sur le sol canadien, pendant jours de plus, que dans l'espoir que lui le Dr. Nelson vaincrait à St. Denis et neutraliserait ainsi les mauvais effets de la défaite de St. Charles. A ce sujet, il cite un passage d'alors du North American Review rédigé par le fils du capt. Ryan, ami et support éconterance de M. Papineau. Cet extrait corrobore pleinement le récit du Dr. Nelson. M. Nelson ajoute un nouvel extrait du même journal où se trouve racontée la mort de Charles Ovide Perrault! Puis il reprend: "Puisque vous êtes si avide de plonger de nouveau le pays dans les horreurs et les désastres passés, je vais vous rappeler quelques uns des résultats de vos procédés. Pour vous excuser, vous accusez MM. Lafontaine et Morin d'avoir fait comme vous; mais vous savez plus que tout autre qu'ils étaient loin d'approuver toutes vos démarches. (Il cite ici des faits à l'appui). Vous en dites autant de M. Duvornay, l'honnête, intègre et intelligent propriétaire de la Minerve. Mais vous souvenez-vous qu'il est allé avec d'autres citoyens des plus estimables, vous solliciter d'empêcher la sortie en procession des Fils de la Liberté? Vous ne les écoutâtes pas; vous n'écoutâtes que votre fils Amédée qui vous dit: "non, papa, en avant, en avant." Et M. Cartier, que n'en dites-vous pas? Pourtant vous devez vous souvenir de ce qu'il fit et dit alors; et pour ma part, durant le combat à St. Denis, je l'eus à mes côtés, où, avec vigueur et intelligence, il appuyait toutes mes démarches et celles de mes amis. Je dois reconnaître en outre que ce monsieur a toujours été ferme, déterminé et conséquent dans sa politique, et n'a jamais épargné ni sa personne ni les sacrifices pécuniaires pour la faire réussir. Mais votre conduite actuelle est la même que votre conduite passée; elle consiste à être éternellement en opposition à tout et à tout, quelques soient leurs tendances et objets. Je refuse donc de dire avec vous que vous représentez en ce moment franchement, bravement et patriotiquement la pensée du peuple. — Le présent rêve est tout pour vous; le futur, tout gros de mal et de calamités qu'il serait par votre irréflexion, n'est rien pour vous. Vous dites comme le poète: "Après moi, le déluge!" (M. Nelson termine en faisant quelques réflexions au sujet de la réforme électorale telle que la demande M. Papineau, et il montre tout le manque de politique d'une pareille conduite. Il en fait le même au sujet du rattachement de l'Union, et pu s'en vient finalement au mot de nationalité, dont M. Papineau parle incessamment, et il ajoute à ce sujet: "Je crains que vous ne soyez pas plus franc ici qu'ailleurs. Si vous l'étiez, vous seriez tout votre possible pour procurer de l'éducation à une grande partie de vos compatriotes qui sont encore privés de ses bienfaits; vous auriez imposé silence à votre cousin et à vos proches sur lesquels votre influence est absolue; les étonnants succès que vous obtenez. — Si vous étiez Canadien Français sincère, vous seriez tous vos efforts pour mettre vos compatriotes en état de lutter avec le peuple avoisinant. En fait d'intelligence et de talents naturels, ils ne le cèdent aucunement aux Américains mais l'éducation ne vient pas à l'intuition; il n'y a pas de science infuse. Donnez donc une éducation plus ou moins générale aux Bas Canadiens, et dans peu, ils seront en état de se mesurer avec tous les autres; mais sans cela, ils doivent infailliblement demeurer leurs inférieurs."

« Vous ne rougissez pas de dire que je suis un de ceux qui ont le plus contribué à amener les troubles de 1837. Mais vous, M. P., qu'avez-vous donc fait? Est-ce que vous ne vous souvenez pas que ce n'est pas à St. Denis que l'insurrection a commencé, mais bien à Longueuil (délivrance de MM. Desmarais et Davignon)? Ne vous souvenez-vous pas que c'est vous qui êtes allé trouver de nuit Girou pour l'envoyer commander à St. Eustache? Et les ordres que vous avez donnés à M. G. P. Cartier? Auriez-vous de plus oublié L'ACTE D'INDEPENDANCE que vous avez rédigé chez moi, et au bas duquel vous apposâtes le premier votre signature? Dieu merci! vous n'avez pas réussi dans vos projets! Autrement je n'ai plus de doute que vous n'eussiez gouverné avec une verge de fer, lorsqu'une fois vous auriez reçu les pouvoirs qui vous auraient fait dictateur. Mais vous dites que lorsqu'un homme risque ses biens et sa vie avec connaissance de cause et avec conviction, il est respectable, et doit inspirer de la confiance à ses concitoyens. Voilà précisément ce que vous n'avez pas fait, et aujourd'hui, loin d'inspirer cette confiance, vous remplissez le peuple de méfiance, de mépris et de dégoût pour vous. Vous avez transporté vos biens à vos proches, afin de les mettre en sûreté, à la veille des troubles que vous avez suscités; vous avez mis votre vie hors de danger par la fuite et la désertion, et encore vous avez la choquante audace de prôner votre dévouement à la cause populaire et vous osez réclamer la confiance des amis du pays! Certes c'est un peu fort; aussi est-ce inutile. On sait trop bien comment vous raisonnez; vous dites: "Si je ne suis pas chef, pas un autre Canadien-français ne le sera." C'est toujours votre même tactique. Vous cherchez à alimenter les préjugés de races, à achermer une partie de la population contre l'autre, dans le seul espoir qu'à l'ombre de ce tumulte vous pourriez surgir et dominer, surtout sur le Bas-Canada." (Ceci le Dr. Nelson explique pourquoi il dit que M. Papineau a fui lâchement de St. Denis. Il montre que la raison qui empêchait M. Papineau d'aller ailleurs que dans les bois, c'est que les troupes approchaient, et il ajoute que M. Papineau n'est resté sur le sol canadien, pendant jours de plus, que dans l'espoir que lui le Dr. Nelson vaincrait à St. Denis et neutraliserait ainsi les mauvais effets de la défaite de St. Charles. A ce sujet, il cite un passage d'alors du North American Review rédigé par le fils du capt. Ryan, ami et support éconterance de M. Papineau. Cet extrait corrobore pleinement le récit du Dr. Nelson. M. Nelson ajoute un nouvel extrait du même journal où se trouve racontée la mort de Charles Ovide Perrault! Puis il reprend: "Puisque vous êtes si avide de plonger de nouveau le pays dans les horreurs et les désastres passés, je vais vous rappeler quelques uns des résultats de vos procédés. Pour vous excuser, vous accusez MM. Lafontaine et Morin d'avoir fait comme vous; mais vous savez plus que tout autre qu'ils étaient loin d'approuver toutes vos démarches. (Il cite ici des faits à l'appui). Vous en dites autant de M. Duvornay, l'honnête, intègre et intelligent propriétaire de la Minerve. Mais vous souvenez-vous qu'il est allé avec d'autres citoyens des plus estimables, vous solliciter d'empêcher la sortie en procession des Fils de la Liberté? Vous ne les écoutâtes pas; vous n'écoutâtes que votre fils Amédée qui vous dit: "non, papa, en avant, en avant." Et M. Cartier, que n'en dites-vous pas? Pourtant vous devez vous souvenir de ce qu'il fit et dit alors; et pour ma part, durant le combat à St. Denis, je l'eus à mes côtés, où, avec vigueur et intelligence, il appuyait toutes mes démarches et celles de mes amis. Je dois reconnaître en outre que ce monsieur a toujours été ferme, déterminé et conséquent dans sa politique, et n'a jamais épargné ni sa personne ni les sacrifices pécuniaires pour la faire réussir. Mais votre conduite actuelle est la même que votre conduite passée; elle consiste à être éternellement en opposition à tout et à tout, quelques soient leurs tendances et objets. Je refuse donc de dire avec vous que vous représentez en ce moment franchement, bravement et patriotiquement la pensée du peuple. — Le présent rêve est tout pour vous; le futur, tout gros de mal et de calamités qu'il serait par votre irréflexion, n'est rien pour vous. Vous dites comme le poète: "Après moi, le déluge!" (M. Nelson termine en faisant quelques réflexions au sujet de la réforme électorale telle que la demande M. Papineau, et il montre tout le manque de politique d'une pareille conduite. Il en fait le même au sujet du rattachement de l'Union, et pu s'en vient finalement au mot de nationalité, dont M. Papineau parle incessamment, et il ajoute à ce sujet: "Je crains que vous ne soyez pas plus franc ici qu'ailleurs. Si vous l'étiez, vous seriez tout votre possible pour procurer de l'éducation à une grande partie de vos compatriotes qui sont encore privés de ses bienfaits; vous auriez imposé silence à votre cousin et à vos proches sur lesquels votre influence est absolue; les étonnants succès que vous obtenez. — Si vous étiez Canadien Français sincère, vous seriez tous vos efforts pour mettre vos compatriotes en état de lutter avec le peuple avoisinant. En fait d'intelligence et de talents naturels, ils ne le cèdent aucunement aux Américains mais l'éducation ne vient pas à l'intuition; il n'y a pas de science infuse. Donnez donc une éducation plus ou moins générale aux Bas Canadiens, et dans peu, ils seront en état de se mesurer avec tous les autres; mais sans cela, ils doivent infailliblement demeurer leurs inférieurs."

« Vous ne rougissez pas de dire que je suis un de ceux qui ont le plus contribué à amener les troubles de 1837. Mais vous, M. P., qu'avez-vous donc fait? Est-ce que vous ne vous souvenez pas que ce n'est pas à St. Denis que l'insurrection a commencé, mais bien à Longueuil (délivrance de MM. Desmarais et Davignon)? Ne vous souvenez-vous pas que c'est vous qui êtes allé trouver de nuit Girou pour l'envoyer commander à St. Eustache? Et les ordres que vous avez donnés à M. G. P. Cartier? Auriez-vous de plus oublié L'ACTE D'INDEPENDANCE que vous avez rédigé chez moi, et au bas duquel vous apposâtes le premier votre signature? Dieu merci! vous n'avez pas réussi dans vos projets! Autrement je n'ai plus de doute que vous n'eussiez gouverné avec une verge de fer, lorsqu'une fois vous auriez reçu les pouvoirs qui vous auraient fait dictateur. Mais vous dites que lorsqu'un homme risque ses biens et sa vie avec connaissance de cause et avec conviction, il est respectable, et doit inspirer de la confiance à ses concitoyens. Voilà précisément ce que vous n'avez pas fait, et aujourd'hui, loin d'inspirer cette confiance, vous remplissez le peuple de méfiance, de mépris et de dégoût pour vous. Vous avez transporté vos biens à vos proches, afin de les mettre en sûreté, à la veille des troubles que vous avez suscités; vous avez mis votre vie hors de danger par la fuite et la désertion, et encore vous avez la choquante audace de prôner votre dévouement à la cause populaire et vous osez réclamer la confiance des amis du pays! Certes c'est un peu fort; aussi est-ce inutile. On sait trop bien comment vous raisonnez; vous dites: "Si je ne suis pas chef, pas un autre Canadien-français ne le sera." C'est toujours votre même tactique. Vous cherchez à alimenter les préjugés de races, à achermer une partie de la population contre l'autre, dans le seul espoir qu'à l'ombre de ce tumulte vous pourriez surgir et dominer, surtout sur le Bas-Canada." (Ceci le Dr. Nelson explique pourquoi il dit que M. Papineau a fui lâchement de St. Denis. Il montre que la raison qui empêchait M. Papineau d'aller ailleurs que dans les bois, c'est que les troupes approchaient, et il ajoute que M. Papineau n'est resté sur le sol canadien, pendant jours de plus, que dans l'espoir que lui le Dr. Nelson vaincrait à St. Denis et neutraliserait ainsi les mauvais effets de la défaite de St. Charles. A ce sujet, il cite un passage d'alors du North American Review rédigé par le fils du capt. Ryan, ami et support éconterance de M. Papineau. Cet extrait corrobore pleinement le récit du Dr. Nelson. M. Nelson ajoute un nouvel extrait du même journal où se trouve racontée la mort de Charles Ovide Perrault! Puis il reprend: "Puisque vous êtes si avide de plonger de nouveau le pays dans les horreurs et les désastres passés, je vais vous rappeler quelques uns des résultats de vos procédés. Pour vous excuser, vous accusez MM. Lafontaine et Morin d'avoir fait comme vous; mais vous savez plus que tout autre qu'ils étaient loin d'approuver toutes vos démarches. (Il cite ici des faits à l'appui). Vous en dites autant de M. Duvornay, l'honnête, intègre et intelligent propriétaire de la Minerve. Mais vous souvenez-vous qu'il est allé avec d'autres citoyens des plus estimables, vous solliciter d'empêcher la sortie en procession des Fils de la Liberté? Vous ne les écoutâtes pas; vous n'écoutâtes que votre fils Amédée qui vous dit: "non, papa, en avant, en avant." Et M. Cartier, que n'en dites-vous pas? Pourtant vous devez vous souvenir de ce qu'il fit et dit alors; et pour ma part, durant le combat à St. Denis, je l'eus à mes côtés, où, avec vigueur et intelligence, il appuyait toutes mes démarches et celles de mes amis. Je dois reconnaître en outre que ce monsieur a toujours été ferme, déterminé et conséquent dans sa politique, et n'a jamais épargné ni sa personne ni les sacrifices pécuniaires pour la faire réussir. Mais votre conduite actuelle est la même que votre conduite passée; elle consiste à être éternellement en opposition à tout et à tout, quelques soient leurs tendances et objets. Je refuse donc de dire avec vous que vous représentez en ce moment franchement, bravement et patriotiquement la pensée du peuple. — Le présent rêve est tout pour vous; le futur, tout gros de mal et de calamités qu'il serait par votre irréflexion, n'est rien pour vous. Vous dites comme le poète: "Après moi, le déluge!" (M. Nelson termine en faisant quelques réflexions au sujet de la réforme électorale telle que la demande M. Papineau, et il montre tout le manque de politique d'une pareille conduite. Il en fait le même au sujet du rattachement de l'Union, et pu s'en vient finalement au mot de nationalité, dont M. Papineau parle incessamment, et il ajoute à ce sujet: "Je crains que vous ne soyez pas plus franc ici qu'ailleurs. Si vous l'étiez, vous seriez tout votre possible pour procurer de l'éducation à une grande partie de vos compatriotes qui sont encore privés de ses bienfaits; vous auriez imposé silence à votre cousin et à vos proches sur lesquels votre influence est absolue; les étonnants succès